This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

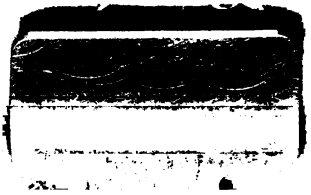
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

$B 63 260

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANTONIO FEIJÓ

CANCIONEIRO CHINÊS

2.ª EDIÇÃO

REVISTA E AUGMENTADA

LISBOA
LIVRARIA EDITORA
TAVARES CARDOSO & IRMÃO
5—Largo de Camões—6

1903

Digitized by Google

Digitized by Google

CANCIONEIRO CHINÊS

Digitized by Google

Tiraram-se d'esta edição 12 exemplares
numerados no prélo e rubricados pelos editores que o Autor offereceu
á *Assistencia Nacional dos Tuberculosos*

Digitized by Google

[Gautier, Judith, tr.
"

ANTONIO FEIJÓ

CANCIONEIRO CHINÊS

2a EDIÇÃO
REVISTA E AUGMENTADA

LISBOA
LIVRARIA EDITORA
TAVARES CARDOSO & IRMÃO
5—Largo de Camões—6

1903

Digitized by Google

LOAN STACK

ANTONIO FEIJÓ

Sacerdos Magnus (1881).
Transfigurações (1882).
Lyricas e Bucolicas (1884).
Á Janella do Occidente (1885).
Cancioneiro Chinês (1890).
Ilha dos Amores (1897).
A Instrucção Popular na Suecia (1901, 2.ª edição).

EM PREPARAÇÃO:

Lendas e Mythos (poemas).

Porto—Imp. Portugueza, rua Formosa, 112

Digitized by Google

PL2691
P[illegible]3
1[illegible]3

AO MEU AMIGO

CONDE DE ARNOSO

Digitized by Google

Digitized by Google

... quelques extraits de ce délicat LIVRE DE JADE *dont l'exotique parfum de ginseng et de thé se mêle à l'odorante fraîcheur de l'eau qui babille, sous un clair de lune, tout le long du livre.*

J.-K. HUYSMANS, À REBOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

IL est d'usage en Chine, si l'on veut parler d'une pièce rare et précieuse, de la comparer à la pierre de Jade. Le titre seul de LIVRE DE JADE *est donc pour un lettré Chinois une promesse, et interdirait même au plus audacieux des commentateurs de douter de l'excellence d'un tel ouvrage: il est parfait dès la couverture, ou du moins il doit l'être. Il existe, assurément, peu d'auteurs qui se décernent d'autorité un pareil éclat de renommée; le public lettré ne manquerait pas de ne pas partager le même avis. La postérité seule peut accorder les couronnes glorieuses qui parent les chefs d'œuvre, et personne n'ose contredire à son jugement.*

Le LIVRE DE JADE *est donc un chef d'œuvre, s'il est une anthologie composée des pièces de nos poètes qui ont reçu le titre de Tsai-tseu, c'est-à-dire génie, et devient digne de l'admiration de tous les lettrés de l'univers. En parcourant ce livre précieux, j'ai lu en effet plusieurs œuvres de nos grands poètes tels que Li-Taï-Pé et Thou-Fou, qui passent à juste titre pour les véritables réformateurs de la poésie*

Digitized by Google

chinoise. Ils vivaient au huitième siècle, sous la dynastie des Tang, et ont laissé des œuvres inimitables. Que le lecteur lise les pièces de ces poètes, de préférence à d'autres, s'il veut connaître le goût et l'inspiration de notre poésie! Les anciens ont eu le privilège, en Chine aussi, d'exprimer d'une manière simple des sentiments que les modernes ne parviennent pas à rendre avec autant de bonheur. La simplicité est une perfection que les lettrés recherchent avec un grand soin; mais il arrive souvent que leurs tentatives sont infructueuses. Il faut avoir le sentiment de la nature profondément gravé dans l'âme, et il n'y a guère que la nature qui le donne.

La poésie est le premier langage de l'humanité. Elle a en Chine la même origine que nos monuments écrits les plus anciens — on pourrait dire que les enseignements primordiaux ont été en vers, de manière à rendre le précepte agréable. Je n'oserais pas affirmer que les législateurs ont eu la pensée de captiver l'attention pour se l'attacher définitivement, quoique le succès des réformes sociales dépende le

Digitized by Google

plus souvent du choix des moyens; mais quelque logique que soit cette interprétation, je serais plutôt fondé à croire que nos premiers ancêtres ne connaissaient que la forme poétique. Cette opinion a un caractère qui plaît à l'esprit — les anciens étaient en communication plus intime avec la nature, ils avaient l'âme plus libre, moins préparée; ils étaient plus « hommes » au sens psychologique du mot; ils tenaient moins au sol que nos modernes. Il est visible du reste que le lyrisme décroit à mesure que l'humanité vieillit; la simplicité se désagrège, la pensée devient plus difficile à exprimer: elle adopte de même que la mode des vêtements nouveaux qui lui font des costumes superbes, mais qui voilent les formes gracieuses et les plus nobles. C'est en effet la grâce et la noblesse qui sont les attributs particuliers de notre poésie la plus ancienne.

Nos poésies, principalement les odes, sont très difficiles à traduire et c'est vraiment une tâche ardue que d'entreprendre pareil travail. Cependant ces essais, quelque périlleux qu'ils soient, sont à encourager, et pour ma part je ne

Digitized by Google

puis que feliciter les poètes qui ont eu la pensée généreuse de traduire les œuvres les plus estimées de leurs confrères d'Extrême-Orient. L'époque à l'aquelle nous vivons est avide d'inconnu; l'inédit est son charme; embarrassée dans ses vieux souvenirs dont elle est lasse, elle veut de nouveaux horizons, de nouveaux peuples, de nouveaux empires, de nouvelles pensées. Il y a partout une fièvre d'espérances; les uns cherchent des étendues immenses pour y fonder des nations; d'autres pour exploiter des mines qui donneront de l'or à profusion: ceux-ci rêvent la gloire; ceux-là le commerce: tous enfin ont un programme et des ambitions — le plus souvent en désaccord, mais qui témoignent de l'ardeur des convoitises et de l'acharnement des prétentions. Tout est possible dans cet ordre d'idées; et s'il est permis de réserver son opinion sur l'efficacité des moyens, lorsque l'esprit doute un peu, il est juste de ne pas taire l'expression de la satisfaction éprouvée lorsque l'esprit ne doute plus. L'exportation et l'importation des œuvres poétiques de deux grandes civilisations sont des moyens efficaces de cimenter entre les peu-

Digitized by Google

ples la sympathie et le bon accord. Se traduire mutuellement ses chefs d'œuvre est le premier, le plus noble des échanges; il ne rapporte peut être pas immédiatement au point de vue du fisc, mais il contribuera beaucoup à en augmenter les revenus. Les poètes de l'antiquité faisant le tour du monde moderne et réconciliant les esprits les plus fiers et les plus susceptibles, n'est-ce pas une nouveauté inattendue, remplie d'imprévus charmants et de promesses délicieuses? La poésie, en somme, c'est l'harmonie—et de l'harmonie à la paix il n'y a qu'une nuance insensible.

TCHENG-KI-TONG.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTICO

DE

LI-TAÏ-PÉ

Digitized by Google

Digitized by Google

BERGANTIM de cha-tang, remos d'alto lançados;
Musicos juvenis tocando em flautas d'oiro
Hymnos d'Amor; a jôrro, um vinho sêcco e loiro...
Por conviva o Prazer, sobre as ondas levados!

No ceu, os Immortaes, esperam-me impacientes
Para entre elles montar chimericas cegonhas;
Mas eu, filho da Aurora e ditoso entre as gentes,
A's gaivotas não deixo as marinhas risonhas.

Odes, poemas, canções ficam immarcesciveis,
Como eternos padrões, quasi á altura dos astros;
Mas vós, onde é que estaes, tôrres inaccessiveis,
Velhos kiosques reaes, pagodes e alabastros?

Se á luz da embriaguez molho os pinceis e escrevo,
Abalo os orientaes Cinco Montes Sagrados;
Riqueza, honras, poder, aos versos comparados,
Tereis um dia igual duração e relêvo?

Digitized by Google

Antes que tal se dê, se é licito prevê-lo,
— Como diante d'um muro ou rocha em que rebente —
No curso impetuoso ha de o Rio Amarello
Retroceder, bramindo, á longinqua nascente!

Digitized by Google

PRIMAVERA

Digitized by Google

Digitized by Google

A FOLHA DE SALGUEIRO

ADORO essa mulher moça e formosa,
Que á janela, a sonhar, vejo esquecida,
Não por ter uma casa sumptuosa
Junto ao Rio Amarello construida...
— Amo-a porque uma folha melindrosa
Deixou caír nas aguas, distrahida.

Tambem adoro a brisa do Levante,
Não por trazer a essencia virginal
Do pessegueiro que floriu distante,
No pendor da Montanha Oriental...
— Amo-a porque impelliu a folha errante
Ao meu batel, no lago de crystal.

E adoro a folha, não por ter lembrado
A nova primavera que rompeu,
Mas por causa d'um nome idolatrado,
Que essa joven mulher nella escreveu
Com a doirada agulha do bordado...
E esse nome... era o meu!

Digitized by Google

Digitized by Google

A SOMBRA DA LARANJEIRA

DONZELLA que vive desde a infancia,
Em casa, a trabalhar, sempre fechada,
Se uma flauta de jade ouve a distancia
Fica logo a tremer, sobresaltada.

É que, naquella musica suave,
Imagina escutar, doce e distante,
A voz serena, como um trilo d'ave,
D'alguem que deve ser moço e galante.

E se através da preciosa esteira,
Que na janela impede o sol d'entrar,
Vem a sombra da espessa laranjeira
No seu regaço virginal brincar,

—Toda córada, como um fruto ardente,
Na delicia do sonho em que se enreda,
Pensa que alguem, voluptuosamente,
Lhe despedaça a tunica de seda...

Digitized by Google

Digitized by Google

DIANTE DO ESPELHO

ENTADA ao pé do espelho reluzente
Está fitando a Lua a fulgurar;
Mas da janela o roseo transparente
Intercepta as caricias do luar...

Parecia que tinham espalhado
No aposento discreto e silencioso,
Sobre o nitido chão, pulverizado,
Mil pedaços de marmore precioso.

E em vez de pentear, languida e bella,
Os seus cabellos sobre o collo nu,
Enrola o transparente da janela
Feito de finas hastes de bambu.

A Lua appareceu mais deslumbrante
Na amplitude da Noite illuminada,
Como a mulher que deixa num instante
Caír aos pés a tunica bordada...

Digitized by Google

Digitized by Google

A FLOR DE PESSEGUEIRO

MELINDROSA flor de pessegueiro
Deixeia-a, como dadiva d'amores,
A essa que tem o rosto feiticeiro
E os labios côr das purpurinas flores.

E a timida andorinha, d'asas quietas,
Dei-a tambem, como lembrança minha,
A essa que tem as sobrancelhas pretas,
Iguaes ás duas asas da andorinha.

No dia immediato a flor morria,
E a andorinha voava, entre esplendores,
Sobre a Grande Montanha onde vivia
O Genio occulto que preside ás flores.

Mas nos seus labios, como a flor abrindo,
Conserva a mesma rosea carnação,
E não voaram, pelo azul fugindo,
As asas negras dos seus olhos, não!

Digitized by Google

Digitized by Google

O MAU CAMINHO

EJO um bello caminho marginado
De viridentes arvores frondosas,
Todo em sombras discretas mergulhado,
E coberto de moitas olorosas.

Mas de que serve esse caminho estreito
Em cuja sombra o meu olhar demoro?
Sei muito bem que elle não vae direito
Á habitação d'aquella a quem adoro.

E aquella a quem adoro, e por quem érro,
Não pode nas estradas caminhar...
Logo ao nascer, em borzeguins de ferro
Os tenros pés fizeram-lhe moldar!

E ninguem sabe que torturas soffre,
Nem que desgosto o meu amor presente!
—Quando nasceu, fecharam-lhe num cofre
O pequenino coração tremente...

Digitized by Google

Digitized by Google

AS PEROLAS DE JADE

Vi passar uma vez perto de mim,
Dos arbustos na álea verdejante,
A primeira mulher do mandarim
Lo-Wang-Li, radiosa e triumphante.

Quando o cavallo a trote caminhava
Junto do lago onde passou primeiro,
— Ao clarão do luar que esbranquiçava
As reluzentes folhas do salgueiro, —

Caíram-lhe do seio, como estrêllas,
As perolas d'um fio alvinitente...
Alguem foi logo pressuroso erguê-las,
E guardou-as, partindo alegremente.

Mas eu só via o seu perfil radioso,
Como o salgueiro, de luar tocado,
E em vez de niveas perolas, ancioso,
— Parti, levando o coração golpeado!

Digitized by Google

Digitized by Google

A UMA MULHER FORMOSA

As limpidas canções que me inspiraste,
Ao som da flauta d'ebano cantadas,
Narrava as minhas maguas desoladas,
— Mas tu não me escutaste!

Depois compus estancias primorosas,
Que lêste sem carinho e sem ternura,
Lançando ao rio as paginas famosas
Onde eu cantava a tua formosura.

Quis ser então mais fino e mais amavel:
Dei-te um presente fabuloso e raro,
— Uma saphira ideal, só comparavel
A um ceu nocturno immensamente claro.

E em paga d'essa joia deslumbrante,
D'esse primor d'uma riqueza louca,
Mostraste-me, sorrindo um só instante,
As pequeninas perolas da boca...

Digitized by Google

Digitized by Google

NAVIO DISTANTE

UMA gaza ligeira as nevoas envolviam
Do gracioso navio os movediços flancos,
E as espumas, lambendo-o em torno, pareciam
D'uma boca entreaberta os dentes muito brancos.

O sol, que no horizonte em chammas se elevava,
Sobre as aguas sorria, incendiado e loiro;
E o mar sereno, á luz radiante, similhava
Um estendal de seda azul franjado d'oiro.

Nadam peixes, fazendo á superficie clara
Brotar num turbilhão globulos de mil côres;
E em flocos estoirando, ondas que o dia aclara,
Vão de manso rolar contra o Batel das Flores.

Contorce-se de dor meu coração fitando,
Tão distante de mim, junto á margem ridente,
Esse esbelto navio, á luz irradiando,
Prêso por um cordão de seda unicamente.

Digitized by Google

Porque é lá, nesse lado agreste e pittoresco,
Onde tudo floresce, e a angustia não persiste;
Porque é lá, onde o vento é perfumado e fresco,
E a Primavera em flor eternamente existe.

Com o leque marcando o rhythmo e o compasso,
Principío a cantar com sentida expressão,
E á primeira andorinha, a esvoaçar no espaço,
Vou pedir que repita ao largo esta canção.

Lanço ao mar uma flor; conto-lhe as minhas maguas...
Talvez que o vento a leve á embarcação fundeada;
A flor, posto que morta, embala-se nas aguas...
Mas eu canto, a chorar, com a alma desolada!

Digitized by Google

NA FOZ DO RIO

D'um verde-claro as aguas transparentes,
Ondulando, prateavam-se ao luar,
Como escamas de peixes reluzentes
Aos cardumes correndo para o mar.

Deslisando á mercê da correnteza,
Roço de leve com os remos na agua...
A noite e a solidão causam tristeza
E enchem o nosso coração de magua.

Mas nas aguas descubro, de repente,
Um jardim todo em flor de nenuphares,
Que os remos ferem, cautelosamente,
Porque parecem perolas lunares.

As folhas agitadas murmuravam,
E as melindrosas flores côr de opala
As cabecitas brancas inclinavam,
Com a doce expressão de quem nos fala.

Digitized by Google

Procuram dar-me allivio os nenuphares,
Mas ao ver-me por elles envolvido,
Nem vestigios sentia de pesares...
Já tinha as minhas maguas esquecido!

Digitized by Google

A FLAUTA MYSTERIOSA

SOBRE as flores e as rosas perfumadas,
Na viração que rumoreja incauta,
Escutavam-se as notas inspiradas
D'uma distante e mysteriosa flauta.

Para corresponder, nesse momento,
Cortei um ramo de salgueiro e disse,
Com intima ternura e sentimento,
Uma canção de virginal meiguice.

E á noite, quando tudo é socegado,
As aves escondidas na folhagem,
Ouviam esse dialogo travado
Na sua maviosissima linguagem...

Digitized by Google

Digitized by Google

O PESCADOR

DERRETERAM-SE as neves nos outeiros;
A ameixieira em perfumes se desata;
Parecem d'oiro as folhas dos salgueiros,
E ao sol brilham os lagos como prata.

É a hora melancolica e sagrada
Das tenues borboletas multicores,
Repoisarem a fronte avelludada
No pequenino coração das flores.

O pescador crestado e musculoso,
Do seu barquinho immovel, atirava
A rede sobre o lago silencioso,
Que a superficie limpida quebrava.

Veio-lhe á ideia aquella creatura,
Em casa, todo o dia, á sua espera,
Como a andorinha delicada e pura
No brando ninho que d'amor tecera.

Digitized by Google

E assim, com esse firme pensamento
Na companheira, que ficou sósinha,
Vae regressar levando-lhe o sustento,
Como o esposo da timida andorinha...

Digitized by Google

INDO PARA TCHI-LI

Fui sentar-me no tronco abandonado,
Que numa ourela do caminho havia,
D'esse grande caminho empoeirado,
Que direito a Tchi-li se dirigia.

Os meus sapatos pareciam d'aço,
Esta manhã; brilhavam como espelhos;
Andei apenas um pequeno espaço,
E encheram-se de pó, parecem velhos.

Logo ao partir, insectos iriados
Voavam ao sol, e as brancas margaridas
Contavam-se nos valles, aos punhados,
Como divinas perolas perdidas.

Agora é tarde. Os prados e as collinas
Vão nas sombras do poente mergulhando,
E as andorinhas trêmulas, franzinas,
Muito rentes do chão, passam em bando.

Digitized by Google

Chamam-se os corvos a grasnar; começa
O repouso solemne; e os viandantes,
Com a trança enrolada na cabeça,
Dirigem-se ás herdades fumegantes.

Eu tenho ainda, caminhando agora,
Uma enorme distancia a percorrer;
Mas hei de, absorto, pela estrada fóra
Uma grande poesia conceber...

Uma grande poesia desolada
Como o espirito meu sem companheiro,
Num rhythmo bem difficil trabalhada,
Para o caminho percorrer ligeiro,

Julgando curta a solitaria estrada!

Digitized by Google

ESTIO

Digitized by Google

Digitized by Google

O LEQUE

ESTAVA a Noiva timida e formosa,
Na primeira manhã do seu noivado,
Na pequenina alcova silenciosa
Onde abraçara o seu Esposo amado.

Graciosa, o leque de charão agita,
Desopprimindo o suffocado peito;
Mas nelle, por acaso, estava escrita
Uma phrase que tinha este conceito:

«Nos dias de calor, em pleno estio,
O meu frescor suavissimo appetece...
Chega o rigor do inverno, chega o frio,
E toda a gente me desdenha e esquece».

A Noiva leu; e nisto, de repente,
Ergueu o olhar turbada e pensativa...
Deixou-a aquelle distico innocente
Numa vaga tristeza apprehensiva.

Digitized by Google

«É moço,—diz—o meu amado Esposo;
Por isso vem neste primeiro ardor,
Refrigerar seu coração fogoso
Nas caricias subtis do meu amor.

Mas quando tiver frio o coração,
E nelle a chamma juvenil pereça,
Quando for sem desejo e sem paixão,
Talvez um dia me desdenhe e esqueça...»

Digitized by Google

O IMPERADOR

MOÇO Imperador está sentado
Num throno d'oiro e pedrarias bellas:
É como o sol no meio das estrellas,
Dos seus illustres mandarins cercado.

Os mandarins discutem gravemente,
Mas o Filho do Ceo não os ouvia...
Todo o seu pensamento se perdia
Pela janela entreaberta em frente.

No pavilhão de porcelana estava,
Entre as damas da augusta comitiva,
A Imperatriz, como uma flor altiva
Que de viçosas folhas se elevava.

Pensa no Esposo amado, e com desgosto
—«Vem hoje tarde o Imperador!»—murmura...
Nesse momento a aragem mansa e pura,
Impregnada no aroma do seu rosto,

Digitized by Google

Beija, ondulando, o moço Imperador,
Que o solemne conselho presidia...
Então, na deslumbrante pedraria
Dos seus vestidos, cheio de esplendor,

Diz o Filho do Ceo, d'olhos parados:
— «Vem d'ella este perfume!» — e nesse instante,
Partiu direito ao pavilhão distante,
Abandonando os mandarins pasmados!...

Digitized by Google

A ESCADARIA DE JADE

---

o plenilunio á doce claridade,
Formosa e moça, a Imperatriz subia
A grande escada artistica de jade,
Que o relento da noite humedecia.

A fimbria do vestido, que tocava
Muito de leve nos degraus sem fim,
Nesse beijo tenuissimo igualava
A côr do jade á alvura do setim.

O luar vagabundo e somnolento
Tinha invadido a camara tranquilla,
E naquelle immortal deslumbramento
A Imperatriz extatica vacilla...

Nas cortinas, as perolas doiradas,
Andavam num radioso turbilhão,
Em diamantes enormes transformadas,
Disputando esse esplendido clarão.

Digitized by Google

E no chão marchetado e reluzente,
Na ineffavel brancura do luar,
Parecia que andavam, doidamente,
As estrêllas, em rondas, a dansar!

Digitized by Google

Á SOMBRA DAS ARVORES

SSAS, que foram bellas noutra idade,
Sob as copadas folhas do arvoredo,
Recordam a longinqua mocidade
E falam entre si como em segredo:

— «Dizem-nos velhas, e que a idade agora
Nossos cabellos virginaes prateia;
Que o nosso rosto illuminado outr'ora,
Já não resplende como a Lua Cheia.

Quem sabe? Não é isto porventura
Maledicencia perfida d'alguem?
Com certeza nenhuma creatura
Sabe a si propria conhecer-se bem.

O Inverno póde estar do lado opposto
Do nosso espelho, que não deixa vê-lo,
Só para o brilho nos tirar do rosto,
E as nossas tranças polvilhar de gêlo!» —

Digitized by Google

Digitized by Google

OS SABIOS DANSAM

---

o som da flauta, aos homens que passavam
Cantei uma canção;
Mas nunca me intendiam, nem prestavam
A minima attenção...

Erguendo então a flauta, abri os labios
Para o ceo a cantar;
Mostravam grande regosijo os Sabios
Nas nuvens a dansar.

E agora os homens já me intendem, quando,
Tocado de saudade,
Vou as minhas canções acompanhando
Com a flauta de jade.

Digitized by Google

Digitized by Google

A FLOR VERMELHA

RABALHANDO á janela tristemente,
Piquei um dedo, e a flor que então bordava,
Mais alva do que a neve reluzente,
Em flor de sangue logo se tornava.

Não sei como, pensei, que phantasia!
Nesse que foi bater os revoltados,
E que era d'elle o sangue que corria...
— Senti de pranto os olhos marejados.

Depois, ouvi o estrepito distante
D'um cavallo de guerra a galopar...
Levantei-me soberba e triumphante:
— Era o meu coração a palpitar!

Voltei de novo a trabalhar, scismando;
E as lagrimas ardentes, que chorava,
Iam, a pouco e pouco, recamando
De perolas o estofo em que eu bordava.

Digitized by Google

Digitized by Google

OLHANDO A LUA

Oiço cantar do meu jardim florído
Uma mulher ditosa...
E sem querer, no azul indefinido
Fito a Lua radiosa.

Nunca pensei no acaso de encontrar
Essa mulher suave,
Que no jardim vizinho oiço cantar
Como um gorgeio d'ave.

E fico a olhar na abobada infinita
A Lua vagabunda,
Pensando que o luar tambem me fita,
Num raio que m'inunda.

Fecho os olhos se passam, bruscamente,
Os morcegos voando;
Mas está sobre mim continuamente
A Lua dardejando.

Digitized by Google

Dos Poetas nos olhos rutilantes
Espelha-se o luar,
Como na escama dos dragões brilhantes
—Esses Poetas do mar.

Digitized by Google

O ADEUS

Foi para a guerra o Grande Chefe. A esposa,
Como penhor d'affecto, á despedida,
Deu-lhe um pano de seda côr de rosa,
Ensopado no chôro da partida.

— «Leva comtigo esta lembrança. Nella
Vão bordadas as letras do meu nome;
Volta, que a ausencia o coração flagella,
Mas volta em breve, que o soffrer consome.

Repara: a Lua Cheia, a cada hora,
Perde um pouco da eburnea redondeza;
Assim o Tempo, áquella que te adora,
Irá roubando o encanto da belleza...» —

Digitized by Google

Digitized by Google

LUAR NAS AGUAS

Vem das aguas surgindo a Lua Cheia;
O mar parece um disco de metal...
Varios amigos, no batel que ondeia,
Vão esgotando as taças de crystal.

Alguns, fitando as nuvens luminosas,
Sobre os montes, á Lua, baloiçadas,
Dizem que são as languidas Esposas
Do Imperador, que passam desmaiadas,

Nos seus amplos, riquissimos vestidos
Ensopados em ondas de luar...
Outros porém affirmam, convencidos,
Que são bandos de cysnes a voar...

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSANDO NELLA

No coração da Noite em que se lança,
A Lua branca e pallida vacilla,
Como num leito azul onde descança
Amorosa e tranquilla...

Sobre o lago feliz e transparente,
Como um bafejo preguiçoso e brando,
Passa e repassa a viração dormente
Pelas aguas cantando...

Que divina harmonia, esta divina,
Esta sublime, eterna conjuncção,
De tudo quanto a Natureza inclina
A uma intima união!

Mas as coisas que foram consagradas
Para os sonhos do Amor, para os reveses,
Quasi sempre se encontram separadas,
E unem-se raras vezes!...

Digitized by Google

Digitized by Google

SOBRE O RIO THCHÚ

MEU barco deslisa mansamente
Sobre as aguas do rio...
Eu... vou fitando a murmura corrente.

Muito longe, no azul extenso e frio,
Correm as nuvens silenciosamente...

O ceo fulge nas aguas; quando passa
Uma nuvem, e encobre o olhar da Lua,
Vendo no rio a sombra que perpassa,
Cuido que o barco pelo azul fluctua!...

E sonho e penso e phantasio então,
Com a mente em chimeras embalada,
Que tambem no meu doido coração
Docemente se espelha a minha amada!

Digitized by Google

Digitized by Google

A RIR DA NATUREZA

LAGO é comparavel
A uma taça que houvesse trasbordado,
—Diaphano, purissimo, ineffavel...

Nas margens, lado a lado,
Os esguios bambus tomam aspectos
D'estranhas, perfeitissimas cabanas,
A que os grandes arbustos formam tectos
Estendendo a ramagem sobre as canas.

D'entre as flores, rochedos ponteagudos
Emergem para os ares,
Com os contornos asperos e agudos
De terriveis pagodes singulares.

—E no seu barco o Poeta navegava
A rir perdidamente,
Por ver que a Natureza copiava
Os homens, servilmente...

Digitized by Google

Digitized by Google

OUTONO

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSAMENTOS DO OUTONO

VOLTAM as chuvas outra vez, copiosas!
O velario do ceo, todo enlutado,
Chora a ausencia das tardes luminosas
E o tempo formosissimo passado.

O tedio involve o espirito, coberto
D'um veo pesado, como nevoa espessa;
Não se pode saír; meio desperto,
O pensamento a divagar começa.

É a hora solemne e consagrada
Para deixar sobre o papel caír
Toda a grande poesia amontoada,
Que o estio faz nos corações florir.

Assim tambem do arbusto rescendente,
Ao claro sol do outono ainda sorrindo,
Na sombra do pomar, naturalmente,
Os frutos sazonados vão caindo.

Digitized by Google

Vamos! embora desalentos sinta,
Molhando em vinho os labios sequiosos,
Todas as vezes que imbeber de tinta
Os meus pinceis macios e nervosos,

Não deixarei que o vivo Pensamento
Como espiral de fumo se desfaça...
O tempo vôa, ephemero momento,
E mais veloz do que a andorinha passa!

Digitized by Google

CASA NO CORAÇÃO

O INCENDIO devorou inteiramente
A casa onde eu nasci;
Para esquecer o tragico accidente,
Embarquei-me e parti.

Ao som da flauta d'ebano esculpida,
Cantei á Lua, que no azul boiava;
Mas a Lua velou-se entristecida
Numa nuvem ligeira que passava.

Voltei-me então para a Montanha, e nada
Me inspirou a Montanha erma e sombria....
Decerto foi no incendio devorada
Da minha infancia a ephemera alegria!

Curvei-me sobre o mar, já desvairado...
Assaltava-me a ideia de morrer,
Quando passou, num barco illuminado,
Uma formosa, extatica Mulher.

Digitized by Google

E nessa apparição todo imbebido,
Pensei,—tão fundas são as minhas maguas!—
Que era a Lua, do azul indefinido,
A reflectir-se no lençol das aguas.

Mas logo murmurei: se Ella quisesse,
Dentro do seu franzino coração,
Sem sombra de pesar, talvez pudesse
Reconstruir a minha habitação!

Digitized by Google

A FLAUTA DO OUTONO

LONGE da patria, oh misero viageiro,
Pobre e sem ter uma affeição leal,
Nem ouves sob o tecto hospitaleiro
A musica da lingua maternal!

No entanto o estio é bello; a Natureza
Allivia as agruras d'essa vida;
E a linguagem das aves na devesa
Já não é para ti desconhecida.

Mas se a voz das cigarras annuncia
—Flauta do outono—que o verão morreu,
Quando vires a agreste ventania
Accumulando as nuvens pelo ceo,

—Cerrando o olhar, no teu isolamento,
A dor que has de sentir não tem igual...
E deixarás o triste pensamento
Fugir, voar para o país natal!

Digitized by Google

Digitized by Google

PASSEIO NO CAMPO

AS bandas do Levante
O claro sol do outono atravessava o prado,
Mas por trás da montanha d'oeste, incendiado,
Succumbe neste instante.

Na laca extensa e fria
Do ceo, resta um clarão: nuvens que o sol colora...
Com certeza por trás d'essa montanha agora
Vae despontar o dia.

Das arvores fronteiras,
Que a ferrugem devora e inteiramente veste,
Cáem na viração da tarde rude e agreste
As folhas derradeiras.

Soltando intimos ais,
Vôa a cegonha viuva ao solitario ninho,
Julgando ir encontrar de novo esse carinho
De quem não volta mais.

Digitized by Google

Os corvos a grasnar
Procuram do arvoredo a solidão espessa,
Emquanto para a Noite esplendida começa
A accender-se o luar...

Digitized by Google

A FOLHA NA AGUA

No fremito do vento arrebatada
Cae sobre as aguas uma folha verde,
E na vaga translucida embalada
A pouco e pouco se desvia e perde.

D'aquelle amor, no coração tristonho,
Nenhum vestigio o Tempo conservou;
Fugiu de mim esse terrivel sonho,
E como a folha verde se afastou.

Mas em frente do lago murmurante
Sinto não sei que pungitivas maguas,
Vendo a folha a boiar, já tão distante
Do salgueiro inclinado sobre as aguas.

Porque motivo? D'esse amor trahido
Nem já revejo a sua imagem morta...
E não sei que desgosto indefinido,
Nem que triste saudade me transporta.

Digitized by Google

Mas vendo a folha, que boiava ao largo,
Ao pé do arbusto em que nasceu, voltar,
Penso que nunca o soffrimento amargo
D'esse perdido amor pode acabar...

Digitized by Google

O PAVILHÃO DE PORCELANA

E porcelana verde e nacarada,
No lago, o esbelto pavilhão se erguia,
Para o qual uma ponte, recurvada
Como o dorso d'um tigre, conduzia.

Varios amigos bebem lentamente,
Nesse elegante pavilhão reunidos,
Taças d'um vinho capitoso e ardente,
De seda clara e de setim vestidos.

Trocam, sorrindo, espirituosos ditos,
Versos compondo e rimas combinando,
E inclinam os chapeus, e esquecem ritos,
As mangas sem recato arregaçando.

E no espelho do lago silencioso,
Em que a ponte de jade reflectida
Parecia o crescente luminoso,
—Varios amigos que o prazer convida,

Digitized by Google

Nas mãos erguendo as taças espumantes,
Conversam no invertido pavilhão,
Com as amplas cabaias fluctuantes
E as cabeças voltadas para o chão.

Digitized by Google

CANÇÃO NO RIO

PARA me distrahir, tenho um thesoiro,
—Consolação nas maguas do destino:
A minha flauta marchetada d'oiro,
O meu barquinho delicado e fino.

Se a angustia me persegue, e a soledade
Esmaga o meu espirito anuveado,
—Como a planta que sem difficuldade
Limpa qualquer tecido ennodoado,—

O vinho claro, o vinho generoso,
Extingue e apaga em nossq coração
A amargura d'um sonho desditoso,
E a magua de qualquer desillusão.

Tendo um batel no rio, optimo vinho,
E da Mulher as affeições leaes,
O Homem, este ser triste e mesquinho,
É similhante aos Genios immortaes.

Digitized by Google

Digitized by Google

O BATEL DAS FLORES

—

ssa mulher que vês naquelle barco,
É moça e bella. As sobrancelhas pretas
Parecem, na elegancia do seu arco,
As antennas subtis das borboletas.

Versos improvisando e rimas puras,
Que ao som da sua flauta concebia,
Entre os astros e as nuvens, nas alturas,
Os Sabios impassiveis commovia.

— «Flor esquecida, que tombou no lodo,
Ninguem, junto de mim, ousa parar...
E os que passam, afastam-se de todo,
Sem um suave, enternecido olhar...

Os arrozaes na humida campina
São mais felizes, são... E ha quem, decerto,
Quando os trigaes florescem, imagina
Ver nos meus labios o sorriso aberto!

Digitized by Google

Mas o riso suave d'outros dias
Já não pode em meus labios florescer...
Instrumento de impuras alegrias,
Joguete lamentavel de prazer,

Se algum desconhecido viandante,
Desprende a amarra do Batel das Flores,
Pensa que leva um sonho fascinante
E somente conduz as minhas dores!»

Digitized by Google

NO MEIO DO RIO

No meu batel que o rio socegado,
Ondulando, baloiça levemente,
Passeio todo o dia, descuidado,
Até ao sol poente.

Contemplo sobre as aguàs esbatida
A sombra das montanhas, e advinho
Que não tenho outro amor na minha vida
Além do amor do vinho.

A taça de crystal vejo-a bem perto
E repleta de vinho até á borda...
Assim tambem meu coração desperto
D'alegria trasborda.

Outr'ora no meu peito havia maguas,
Soffrimentos crueis, dores estranhas,
Mas hoje apenas vejo sobre as aguas
A sombra das montanhas...

Digitized by Google

Digitized by Google

CANTO DAS AVES, Á TARDE

A viração embalsamada e pura,
Entre o murmurio delicado e brando,
De ramo em ramo, na floresta escura,
Andam as aves joviaes cantando.

Sentada ao pé da florea gelosia,
A olhar para os bordados multicores,
Menina e moça, os passaros ouvia
Chamando alegremente os seus amores.

E erguendo a vista que a saudade impelle,
Com os braços inertes, lentamente,
Fugiu-lhe o pensamento para Aquelle
Que ha longo tempo se conserva ausente.

— «As aves, á noitinha, todas ellas,
Vôam na selva e encontram-se a cantar,
Mas lagrimas choradas por donzellas
Os ausentes não fazem regressar!»

Digitized by Google

E no seu braço reclinando a fronte,
A olhar para o finissimo bordado,
Passou-lhe, como nuvem no horizonte,
Esta ideia no espirito enlutado:

—«Nas vestes de setim que lhe destino
Hei de bordar uma inspirada peça;
Os versos commovidos, que imagino,
Talvez o façam regressar depressa...»—

Digitized by Google

DA JANELA OCCIDENTAL

FRENTE d'um exercito aguerrido,
No estrepito dos hymnos marciaes,
Correndo atrás da gloria, meu marido
Partiu para os distantes arraiaes.

Nos primeiros momentos, nem saudade,
Nem sombra de pesar me entristecia...
Reconquistava a antiga liberdade,
E portanto exultava d'alegria.

Mas hoje, vejo as folhas amarellas
Dos salgueiros, que o sol já tem crestado;
E na sua partida, todas ellas
Eram d'um verde tenro e delicado...

Quem me dera saber se meu marido
Tambem, acaso, se julgava assim
Feliz e alegre por me ter fugido,
E tão distante se encontrar de mim!...

Digitized by Google

Digitized by Google

O CÃO DO VENCEDOR

NA grande guerra eu tinha combatido
Sob o Estandarte Negro dos antigos;
Pelejei com denodo e fui ferido,
Mas victimei centenas d'inimigos.

Finda a batalha, em meio do destroço,
Corri o campo, abandonado emfim,
Seguido do meu cão, rijo molosso,
Que lealmente se bateu por mim.

E mostrando-lhe o corpo inanimado
Dos vencidos, bradei com alegria:
«Devora! é teu este manjar sagrado!
Bebe!» e apontei-lhe o sangue que corria...

Mas o nobre animal não procurava
Esses despojos vis que eu tinha feito,
E afflicto e ardente o seu olhar cravava
Nas feridas abertas no meu peito.

Digitized by Google

Era o meu sangue victorioso e quente
Que elle invejava, em ancias devorantes,
E eu estendi-lhe o peito heroicamente,
Como rubidas taças fumegantes!

Digitized by Google

INVERNO

Digitized by Google

Digitized by Google

A FOLHA BRANCA

A mão esquerda a fronte reclinada,
Horas fitando a alvura do papel,
A folha permanece immaculada,
E a tinta vae seccar-se no pincel.

Creio que o meu espirito adormece...
Se porventura não desperta mais?
Vou pelos campos, que o sol doira e aquece,
Orvalhar-me nos frescos vegetaes.

D'um lado, surgem matas verdejantes,
E graciosas montanhas, do outro lado,
Polvilhadas de neves rutilantes,
Côr de nacar ao sol purificado.

Mas as nuvens, correndo pelo espaço,
Vão encobrindo o azul indefinido...
Volto de novo, accelerando o passo,
Pelo grasnar dos corvos perseguido.

Digitized by Google

E outra vez, com a fronte reclinada,
Scismo fitando a alvura do papel...
E a folha permanece immaculada,
Immaculada sob o meu pincel...

Digitized by Google

O ALBERGUE

EITEI-ME nesse albergue miseravel
Para um momento apenas repoisar;
Pelo quarto, suavissima, ineffavel,
Escorria a brancura do luar...

Imaginei, ao ver tudo inundado
D'essa luz macilenta e fugidia,
Que tivesse talvez alli nevado,
Porque a noite era limpida, mas fria.

Ergui á Lua os olhos doloridos,
Torturado por intimo soffrer,
E pensei nos países esquecidos,
Nos estrangeiros que eu iria ver.

Depois, baixei a fronte macerada,
Recordando os amigos que deixei,
A sonhar com a Patria abandonada,
Que nunca mais, que nunca mais verei!...

Digitized by Google

Digitized by Google

O EXILADO

SOBERBA, elegante, presumida,
A Mocidade alegre e descuidosa;
Por isso a gente moça anda vestida
Quasi sempre de verde ou côr de rosa.

Assim tambem os prados reverdecem
Na primavera, ao Sol cheio d'ardores,
As hervas nascem, os jardins florescem,
E os pessegueiros toucam-se de flores.

Mas Aquelle que vive expatriado,
Embora esteja no verdor da idade,
Traz negros os vestidos, e enlutado
O coração nas trevas da saudade...

Digitized by Google

Digitized by Google

OS CABELLOS BRANCOS

s gafanhotos verdes apparecem
Quando os trigaes rebentam da humidade;
Assim, se as bellas estações florescem,
Folga rindo e bebendo a mocidade.

Mas esses, cujo espirito se eleva,
Cobre-os bem cedo um funerario veo,
Porque as nuvens pesadas, côr da treva,
Já se divisam pelo azul do ceo.

As negras andorinhas vão-se embora,
Quando as cegonhas brancas vem correndo;
Assim tambem ás tranças côr d'amora,
Vão os cabellos brancos succedendo.

É isto a regra, a norma invariavel,
A unica lei que existe sobre a terra,
Como no ceo profundo, inalteravel,
Uma só Lua o seu olhar descerra...

Digitized by Google

Digitized by Google

TRISTEZAS DO LAVRADOR

NEVE cae na terra lentamente,
Como nuvem de brancas borboletas;
O Lavrador encosta a enxada, e sente,
Num intimo soffrer, maguas secretas
A comprimir-lhe o coração paciente.

Comtempla a terra, triste e desolado,
A terra, a sua enamorada amante,
A quem nas tardes de calor, curvado,
Cheio d'esprança e d'estremecimentos,
Confiava a semente fecundante
E consagrava os ternos pensamentos.

Depois, quando a semente germinava,
Nas ardencias do estio abrasador,
Com as searas floridas, encontrava
Os pensamentos em flor...
Porém agora a terra é silenciosa
E triste, como viuva lacrimosa
Occulta no seu veo desolador!

Digitized by Google

Digitized by Google

BEBENDO EM CASA DE THU-FU

D'um vinho ricamente fabricado
Enchi a taça preciosa e bella,
Mas quando a quis beber, tinha-a entornado
O vento que soprava da janela.

As chuvas torrenciaes que nos alagam,
São as taças, vertidas pelo vento,
Dos Sabios immortaes, que se embriagam
Entre as nuvens, no azul do firmamento.

Mas o Sol, aspirando nas campinas
Os orvalhos e os rios naturaes,
Enche de novo as taças crystallinas
Para o festim dos Genios immortaes.

E nesta casa ainda estão repletas
Taças bastantes para que eu, emfim,
Possa beber, glorificando os Poetas,
Ou celebrando o Imperador Ta-Ming.

Digitized by Google

Digitized by Google

AS MULHERES DO MANDARIM

A Esposa:

EM vinho a taça, um vinho côr de mel!
No prato ha ninhos d'andorinha... É certo,
Que sempre, e em toda a parte, ao longe e ao perto,
Á Esposa foi o Mandarim fiel.

A Concubina:

Tem vinho a taça, com doirados brilhos!
No prato ha gansos preciosos... Sim!
Se a legitima esposa não tem filhos,
Procura a concubina o Mandarim.

A Servente:

Tem vinho a taça, um vinho que flammeja!
Sorri no prato esplendida iguaria...
Quem é, que importa? o Mandarim deseja
Uma mulher diversa em cada dia.

Digitized by Google

O MANDARIM:

Já não tem vinho a taça, novelleiras!
E sobre a mesa o prato está vasio...
Não zombeis, creaturas chocalheiras,
D'um pobre velho, aniquilado e frio!

Digitized by Google

ESPOSA HONESTA

ENHO presente as joias que me deste:
Bem que desvie o olhar, meu coração,
Não sei porquê, mas todo se reveste
Da mais estranha e viva commoção.

Ponho um momento as perolas, e logo,
Se não me engana o meu olhar perdido,
Dá-lhes um tom rosado e côr de fogo
O vermelho setim do meu vestido.

Ah, se eu te visse antes de ser casada!
Que inalteraveis dias de ventura!
Mas hoje a minha vida está ligada...
Foge, esquece-me... exige-o esta amargura...

Vês estas minhas lagrimas trementes
No immenso mar da angustia em que fluctuo?
São essas duas perolas fulgentes,
Que tu me deste, e emfim te restituo...

Digitized by Google

Digitized by Google

CORAÇÃO TRISTE, FALANDO AO SOL

EJO as folhas das arvores, no outono,
Logo aos primeiros vendavaes caír,
E sem pesar, num intimo abandono,
Só, como as vi nascer, vejo-as partir.

No coração as lividas tristezas
Projectam sombras, como os altos montes
Ennoitecendo os valles e as devezas,
Ao pôr do sol, nos vastos horizontes.

Aos halitos do inverno agudo e frio
Tornam-se as aguas em crystaes de prata,
Mas um raio de sol, no ardor do estio,
Muda os crystaes em limpida cascata.

Quando o estio voltar, hei de ir sentar-me
No rochedo mais ingreme e escarpado,
Para que tu, oh Sol, vindo banhar-me,
Possas fundir meu coração gelado!

Digitized by Google

Digitized by Google

AS FLORES E OS PINHEIROS

I os altos pinheiros combalidos
Sobre a elevada e solitaria selva,
E pelos valles os vergeis floridos
A ostentar-se na relva.

Estavam rindo as pequeninas flores,
Comparando os seus calices vermelhos
Ás taciturnas, desoladas côres
Dos pinheiros já velhos.

Ao côro, insectos juntam-se, lascivos...
Mas uma vez, na madrugada leve,
Encontrei os pinheiros pensativos,
Todos brancos de neve.

Lembrei-me então d'olhar, entre as neblinas,
Da montanha nos ingremes pendores,
Mas já não vi nas humidas campinas
As zombeteiras flores...

Digitized by Google

Digitized by Google

O PAVILHÃO DO REI

MOÇO Rei de Teng enamorado
Habitava num rico pavilhão,
Proximo ao grande rio edificado,
D'uma elegante e fina construcção.

Tinha joias, bordados de mil côres
Nos seus bellos, riquissimos vestidos;
Mas hoje, esses antigos esplendores,
Dormem em cofres d'ebano esquecidos.

E em festa ha pouco, silenciosa agora,
Só entram nessa casa abandonada,
A triste chuva que de noite chora,
E os vapores azues da madrugada.

A montanha de nuvens que fluctua
No ceo pesado, as aguas ennegrece...
O Rei partiu: assim o olhar da Lua
Atravessando o azul desapparece.

Digitized by Google

Succedem-se os outonos tristemente...
Aonde iria o moço Rei levado?
Elle adorava o rio antigamente,
Porque motivo não terá voltado?

A agua, quer murmure entre os escolhos
No coração do inverno, quer no estio,
Não conserva o reflexo dos seus olhos,
E Elle... terá recordações do rio?

Digitized by Google

O CORMORAN

IMMOVEL, solitario, ao pé do rio,
O Cormoran, ás horas vespertinas,
Medita e segue com o olhar sombrio
A ondulação das aguas crystallinas.

Quando alguem apparece, de repente,
Na margem onde o Cormoran medita,
Ergue a cabeça e foge lentamente,
Abrindo as asas que a nortada agita.

E até que a praia abandonada veja,
Fica através das folhas espreitando,
Porque um momento ainda elle deseja
Ver as múrmuras aguas ondulando.

E quando á noite, como d'um sudario,
Sae d'entre nuvens o luar saudoso,
O Cormoran medita solitario
Com os pés sobre o rio tumultuoso.

Digitized by Google

Assim o homem que sentir no peito
Um grande amor,—no seu deslumbramento,—
Anda a seguir, como num rio estreito,
A ondulação d'um mesmo pensamento!

Digitized by Google

O SACRIFICIO

DE

GU-SO-GOL

(DO *DRAGÃO IMPERIAL*)

Digitized by Google

Digitized by Google

A MADAME

JUDITH GAUTHIER

Digitized by Google

Digitized by Google

O SACRIFICIO DE GU-SO-GOL

ALVORADA rompeu no horizonte inflammado.
D'entre nuvens rebenta o sol congestionado
E rubro, como o olhar d'um enorme dragão
Que despertou. Correndo em flocos na amplidão,
Nevoas, que a Aurora inunda em purpuras violentas,
Ennodoam o azul de maculas sangrentas.
Arfa o vento no ar tempestuoso e quente...
A Cidade Interdicta é uma fornalha ardente,
E o Dragão Imperial, verde como as espranças,
Fulge aos raios do sol, sobre um milhão de lanças.

Ta-Kiang, o Imperador, na tenda de escarlate,
Com impaciencia aguarda o instante do combate
Formidavel. Ninguem se atreve a olha-lo; a sombra
Que elle no chão projecta, enche de medo e assombra.
Nisto o Bonzo falou, erguendo a voz a custo:
—«Não retardes, Senhor, o sacrificio augusto
Consagrado ao Pu-Sah terrivel das batalhas.
Tu que por toda a parte o espanto e o medo espalhas,

Digitized by Google

Não te esqueças do culto a Kuan-Té devido.
Neste momento vem do Exercito aguerrido
Cinco Chefes leaes que esperam alcançar
Essa gloria immortal...»—
—«Bonzo, manda-os entrar!»—

Prostrados a seus pés os Chefes invenciveis,
Que tingiram a espada em cem acções terriveis,
Formidaveis, brutaes, heroicos, triumphantes,
Beijam mudos o chão; mudos, mas supplicantes.
Na humilima postura um d'elles, grave e quedo,
Sem sequer levantar os olhos, quasi a medo,

—«Senhor Sublime!—diz—Glorifica o meu nome!
Sempre em lucta, no ardor marcial que me consome,
Nunca o meu corpo soube o que é dormir num leito,
Nem por taças beber... Nas minhas mãos estreito
Sem cessar, dia e noite, os sabres carniceiros!
Faze-me tu, Senhor! primeiro entre os primeiros!»

—«Deslumbrante Esplendor!—diz outro, a voz tremente—
Desde que em guerra empunho a lança refulgente,
Todo o sangue que tenho em prelios derramado
Póde afogar um grande exercito acampado...»—

Digitized by Google

— «Inextinguivel Luz! — brada o terceiro, erguendo
O olhar nublado — «A honra insigne que pretendo
É justa recompensa á indomita coragem.
Bati-me em cem acções; na furia da carnagem,
Como um dragão ruflando as asas flammejantes,
Rasguei, calquei aos pés mais corpos fumegantes
Que os futuros heroes que a tua dynastia
Á Patria ha de legar... Meu animo confia!»

Então o quarto ergueu a voz, vaidoso e tremulo:

— «Esplendor da Razão! Do meu valor sem emulo,
Cinco cidades hoje em ruinas submergidas,
Rios feitos de sangue, aldeias destruidas,
As virgens que ultrajei e os mortos putrefactos,
Attestam a pujança e a audacia dos meus actos!
Quando eu passo, guiando as hostes mercenarias,
Coros d'imprecações, como aves funerarias,
Correm atrás de nós num crocitar sem fim...
Quem, senão tu, Senhor! póde igualar-se a mim?»

Gu-So-Gol não falou, d'olhos fixos no chão,
E a cabeça marcial numa anciosa expressão.
Mas Ta-Kiang, avistando-o entre os guerreiros, brada:

Digitized by Google

—«Vencedor de Sian-Hoá, a ti a honra sagrada!»

Logo, os Chefes leaes, que a inveja não mordeu,
Proclamam Gu-So-Gol o escolhido do ceo,
E as tropas, num clamor d'enthusiasmo e respeito,
Rojavam-se por terra, ante a gloria do Eleito!
O Heroe resplandecia entre a ovação frenetica,
Mas na dura expressão d'essa energia athletica,
Ennublava-lhe a fronte um pensamento amargo...
Não dorme o coração no triumphal lethargo!

*
* *

Tinham pouco depois os bonzos levantado,
Cheio d'incrustações das mais preciosas gemmas,
Um sumptuoso altar por elles consagrado
Ao Deus da Guerra, ao Deus das coleras supremas.
Junto d'elle brilhava esculptural piscina,
Com asas de dragões e esmaltes primorosos,
Representando a guerra e os tartaros na China,
D'oiro fulvo massiço e bronzes fabulosos.
Num alto pedestal, junto do altar, surgia
O Pu-Sah que preside ás guerras e aos combates;
Todos tinto de sangue os dois gladios brandia,

Digitized by Google

Negro d'ebano o rosto e as barbas escarlates.
O exercito em silencio e immovel aguardava
O momento solemne...
O prestito avançava:
Nelle vinham somente os Chefes mais temidos,
Com symbolos marciaes sobre as lanças erguidos
—Monstros excepcionaes d'olhos esbugalhados,
Tigres, leões, reptis e escorpiões pintados.
Atrás, sobre um corcel todo branco e fremente,
De Gu-So-Gol surgia a attitude imponente;
Mas sobre a sua fronte uma sombra descia
Como diante d'um astro uma nevoa erradia...
E a seu lado, empunhando a lamina terrivel,
O Grande Bonzo, a pé, caminhava impassivel.
Mal o exercito avista o glorioso Eleito,
Um brado triumphal rompe de cada peito;
Mesmo o Filho do Ceo desceu do throno e veio
Juntar a sua voz ao enthusiasmo alheio:
—«Gloria a ti, vencedor!»—o Imperador bradava,
Quando junto da tenda o prestito passava.
Mas o cortejo chega ao pé da estatua, e logo,
Como o sol ao entrar num poente côr de fogo,
Do Grande Bonzo a um vago e mysterioso aceno,
Gu-So-Gol sobe o altar magestoso e sereno,
E altivo como um Deus domina a multidão.
Redobrou d'enthusiasmo a estridente ovação,
E o moço heroe sentiu-se envolvido na aragem
D'essa caricia, a um tempo amorosa e selvagem.

Digitized by Google

Um sorriso de magua os seus labios descerra,
E alevantando o olhar das tentações da terra,
Ajoelha sobre o altar sem um tremor sequer.
Mas quando o Bonzo avança, um vulto de mulher
Moça e bella, vestida em trajes de guerreiro,
Rompendo a multidão, num impeto ligeiro,
Detem nas mãos do Bonzo a espada lampejante,
E enlaça-se no Heroe como leôa offegante.

—Era a Esposa sublime em Sian-Hoá conquistada!

«Escondeste de mim a tua gloria—brada—
E partes sem dizer que triumpho te espera!
Como se por acaso um só pranto pudera
Romper dos olhos meus neste momento augusto...
Receiavas talvez que o animo robusto,
Vendo-me soluçar, vacillasse e tremesse,
Ou que o meu braço inerme e súpplice pudesse
Deter a espada erguida, e á gloria arrebatar-te!
Covarde que tu és! Como eu devia odiar-te!
Sabe que dentro em mim, neste intimo combate,
Já não é de mulher o coração que bate,
E que ao vêr-te rolar do opprobio na voragem,
Nas minhas mãos tomei toda a tua coragem!»

Digitized by Google

Gu-So-Gol respondeu, levantando-se a meio:

—«Sim... é certo... fugi do teu profundo enleio,
E em tuas mãos deixei toda a audacia e denodo.
Não poderia nunca arrancar-me de todo
Aos teus braços... fugir dos teus olhos perfeitos...
Sem elles não tem brilho o esplendor dos meus feitos...
Oh deuses que me ouvis! Com que alegria extrema
Eu teria acceitado esta gloria suprema,
Que d'um simples heroe faz um deus immortal,
Antes de ter sentido o teu encanto ideal!...
Hoje, a Gloria é illusão que os meu braços estreitam...»

—«Pensa nos immortaes que das nuvens te espreitam,
Recobra o teu valor, crava os olhos nos meus!
Hoje, apenas heroe, amanhã serás deus,
E o teu nome de boca em boca proclamado,
Em hymnos de victoria e poemas celebrado,
Terá perpetuamente um culto em cada peito!»—

—«Sem ti, a Gloria é vã, como um sonho desfeito...
Nunca no vasto ceo, entre os numes sagrados,
Meus olhos poderei ter do mundo apartados...
É como um poente triste o alvor d'esta manhã!»

Digitized by Google

—«Se para ti, sem mim, toda essa gloria é vã,
Num derradeiro esforço a tua dor contém!
Breve serei comtigo, entre os deuses tambem...»

E nisto a Esposa, olhando o exercito perplexo,
Do sol quasi sangrento envolta num reflexo,
Ergue a fronte soberba, e num grito de guerra,
No silencio profundo os seus labios descerra:

—«Gu-So-Gol vae... partir; do exercito acampado,
Eu, que já pelejei com denodo a seu lado,
Tomo o commando em chefe!» —
Um immenso clamor,
Vozes d'approvação, d'enthusiasmo e furor,
Rompem da multidão febrilmente exaltada.

—«Á familia do Heroe, para sempre sagrada,
Nada póde negar-se!» —e o Bonzo, nesse instante,
Falando assim, levanta a Espada rutilante...

Então o Heroe, rasgando as vestes de brocado,
Do peito arranca um leão todo d'oiro broslado,
Dá-o á Esposa sublime, e prostra-se no altar.
O Grande Bonzo avança, a espada a scintillar,

Digitized by Google

E d'um golpe atravessa o coração do Eleito.
O sangue a espadanar golphava-lhe do peito,
E na piscina d'oiro os borbotões caíam.
Os Chefes principaes as taças estendiam
Para o peito do Heroe, quasi de todo exangue;
Mas a intrepida Viuva afasta-os de repente,
E a um d'elles arrancando a taça, enche-a de sangue,
E do Esposo Immortal bebe o sangue ainda quente!

. . . . . .

Num clamor d'enthusiasmo as ovações rompiam,
E as tropas, desfilando em columnas cerradas,
Sobre a piscina d'oiro as armas abatiam
Para tingir de sangue as folhas das espadas!

Digitized by Google

Digitized by Google

O CANCIONEIRO E A CRITICA

Digitized by Google

Digitized by Google

O CANCIONEIRO E A CRITICA

Cancioneiro chinês

Não é um livro inteiramente novo para os leitores da *Provincia*. Nas columnas do nosso jornal, que Antonio Feijó honrou, em tempo, com uma assidua collaboração litteraria, viram pela primeira vez a luz da publicidade muitas das admiraveis versões colligidas agora em volume n'esta ultima obra do poeta superior das *Lyricas e Bucolicas*. Mas essas folhas dispersas do livro futuro não passavam, ainda assim, d'uma pallida amostra do que, ao cabo de meia duzia de annos de paciente trabalho artistico, viria a ser este precioso *Cancioneiro chinês*, obra prima de arte poetica e de gosto litterario.

A muitos parecerá quasi uma extravagancia — senão mesmo um pretencioso requinte de exotismo — esta adaptação d'uma poesia, fructo de tão extranha raça e de tão longinqua civilisação. Não o é, porém. O cosmopolitismo na arte é uma consequencia da crescente penetração reciproca das civilisações contemporaneas. A instabilidade da vida moderna, o assombroso desenvolvimento dos meios de communicação, a inter-independencia de interesses, fomentada pela febril actividade do commercio e das industrias — baralha, confunde, amalgama os fructos, tanto materiaes como moraes, das mais oppostas e remotas sociedades. As ideias, os sentimentos, os monumentos litterarios e artisticos, vão e véem, como os productos do trabalho, do Oriente para a velha Europa, da Europa para o Oriente. A China e o Japão mandam-nos as maravilhas da sua ceramica, o deslumbramento dos seus estofos fabulosamente bordados, a delicada phantasia, tão fina e tão original, dos seus adoraveis artistas. Nós mandamos-lhes os nossos caminhos de ferro, os nossos machinismos industriaes, as nossas modas, os nossos costumes, as nossas legislações systematicas e doutrinarias. E, assim, é tão licito a um lettrado de Pekim ou de Yeddo extasiar-se ante a sabia contextura juridica das nossas sociedades, como a um artista occidental maravilhar-se com a graciosa e delicada arte d'uma canção de Thu-Fu ou de Li-Taï-Pé.

Digitized by Google

Ora foi justamente isto o que Antonio Feijó fez com a versão do *Cancioneiro*. É um trabalho de artista apaixonado do Bello e procurando-o, ávido, pelo mundo, sem preoccupações de origem ou de nacionalidade, n'essa alta esphera abstracta da Arte pura. As qualidades de graça, de finura, de simplicidade do lyrismo chinez — esse condão maravilhoso de produzir os maiores effeitos com a maxima ligeireza de toque, o encanto das imagens delicadas e discretas, d'essa flexuosa e suave phantasia, illuminada e fresca como uma aguada de azul n'um esmalte de transparente porcelana — eram de molde a prender o interesse e o amor d'um poeta, que em tudo isso via como que o reflexo da sua propria natureza artistica.

Porque, com effeito, ha fundas e radicaes affinidades entre os caracteres do lyrismo chinez, revelados no *Livro de Jade* e o *feitio* poetico do auctor das *Lyricas e Bucolicas*. Esses delicados rimadores não são os ingenuos trovistas d'uma época sentimental, mas barbara. São lettrados, feitos por uma educação culta, erudita, official. Em toda aquella simplicidade ha muita arte, a direcção superior d'uma esthetica classica, a inspiração d'um *gosto* formado e definido. São artistas consumados, verdadeiros mestres rhetoricos, no antigo sentido da palavra. Feijó é o mesmo. A suprema caracteristica da sua individualidade litteraria é a de ser um refinado artista, discreto, equilibrado, consciente, escravo da fórma, meticuloso no gosto, puro e preciso na expressão, senhor da sua lingua e possuindo toda a technica da sua arte. Ninguem, entre os novos, faz versos como elle. A sua poesia é plasticamente impeccavel. A sua oração é precisa, nitida, da mais completa e nobre harmonia em todas as suas partes. Não ha uma dureza, uma aresta, na sua phrase. A imaginação, sobria e calma, mantém-se n'um equilibrio permanente. Nada de exagerado, de excessivo, de mirabolante — mas nada tambem de banal ou de vulgar. O verso é facil, rythmico, rigorosamente accentuado, dobrando-se a todos os metros e a todas as fórmas estrophicas. As rimas abundantes, ricas e sonoras, casam-se sem impropriedade, e florescem no fim de cada verso como corollas que desabrochassem simultaneamente em todos os braços de uma planta. Ha em toda essa perfeição um não sei que de puro, de harmonico, de luminoso, que lembra as linhas marmoreas e serenas d'uma columnata dorica sob um fundo de ceu, impollutamente azul.

Todas estas qualidades do nosso poeta se affirmam mais uma vez no *Cancioneiro*, d'um modo superior. Aquillo não é uma versão: é uma adaptação, ou melhor uma reconstituição. O traductor identifica-se de tal fórma com a natureza da poesia exotica que interpreta, que todas essas paginas mais parecem originaes do que vertidas. Trabalho feito sobre traducções frias e litteraes de exegetas e commentadores, e destituidas assim d'esse *quid* emotivo que é como a propria essencia da poesia, — o talento de Feijó presta-lhe,

Digitized by Google

comtudo, todo o calôr da sua inspiração e como que reanima a chispa do sentimento n'essas apagadas cinzas, que a Critica lhe prestou e forneceu. E é n'isto que está a reconstituição.

Não entrarei n'uma apreciação detalhada da obra. A melhor critica dos bons versos, faz-se — admirando-os. Por isso tambem não cito trechos, nem manifesto as minhas preferencias. Estas teriam, mesmo, um caracter puramente pessoal, porque, do principio ao fim, e nas suas quatro partes, o *Cancioneiro chinês* reflecte fielmente, e por egual, as altas faculdades litterarias do fino e distincto artista, que com tanto amor e tanta arte o trabalhou. É que Feijó parece ter tomado como divisa estes dois periodos do seu amavel prefaciador, o general Tcheng-ki-Tong: *Il est d'usage en Chine, si l'on veut parler d'une pièce rare et précieuse, de la comparer à la pierre de Jade. Le titre seul de* LIVRE DE JADE *est donc pour un lettré Chinois une promesse, et interdirait même aux plus audacieux des commentateurs de douter de l'excellence d'un tel ouvrage: il est parfait dès la couverture, ou du moins il doit l'être.*

Provincia, de 26 de dezembro de 1890.

LUIZ DE MAGALHÃES.

Alguns livros

Demasiadamente agitada vae a época, p'ra que lhe possamos pedir obras de cunho. Entanto, no meio da furia revolucionaria d'uns, e dos espalhafatos bellicos d'outros, parece que inda alguns trabalhadores acham socego, para conceber, n'uma atmosphera limpida e perfumada d'arte, coisas delicadas de poesia e narração. Ahi está por exemplo o *Cancioneiro chinês*, de Antonio Feijó, o poeta gentilhomem, que passa a vida a buscar na phrase, como Flaubert, a suprema perfeição na suprema graça, e que a encontra, e n'este livro a crystallisou com fortuna insolita — a ponto de parecer que o texto poetico por elle vertido, não seja de poetas chinêses, problematicos mas de Henri Heine, um Heine novo, religiosamente nostalgico, e d'um humorismo velado e cheio de problemas.

«Vejo um bello caminho marginado
de verdejantes arvores frondosas,
todo em sombras discretas mergulhado
e coberto de moitas olorosas.

Digitized by Google

Mas de que vale esse caminho estreito
em cuja sombra o meu olhar demoro?
Sei muito bem que elle não vae direito
á habitação d'aquella a quem adoro.

E aquella a quem adoro e por quem erro
não póde nas estradas caminhar...
logo ao nascer, em borzeguins de ferro
os niveos pés fizeram-lhe moldar!

E ninguem sabe que torturas soffre
nem que desgosto o meu amor presente!
—quando nasceu, fecharam-lhe n'um cofre
O pequenino coração tremente...»

Pontos nos ii, de 19 de dezembro de 1890.

Cancioneiro chinês

Phantasiae um d'esses cofres exquisitamente rendilhados, que nos véem do paiz do Sol, enchei-o de preciosas joias, impregnae-o de subtis e delicados perfumes orientaes, e tereis a imagem do livro que acabamos de lêr.

Desconheciamos a anthologia chinêsa, e mal suspeitavamos que houvesse n'aquelle paiz longinquo uma poesia tão sentida, tão original, tão mimosa e caracteristica como a que veio vulgarisar entre nós, no *Cancioneiro chinês,* um dos poetas mais notaveis da geração hodierna—Antonio Feijó.

Não foi directamente do chinês que Antonio Feijó traduziu as deliciosas composições que constituem o *Cancioneiro,* mas sim de uma traducção franceza, em prosa, devida a Judith Gauthier, litterata distincta, filha do eminente critico Theophilo Gauthier, á qual um professor chinês instruira sobre a litteratura oriental.

Áparte os moldes poeticos, o *Livro de Jade,* que assim se domina o peculio publicado por Judith Gauthier, é, segundo o julgamento da critica, uma fidelissima reproducção das composições originaes. Restituir a essas composições o encanto da primitiva fórma litteraria, sem sacrificar, sem de leve alterar a essencia ainda nas suas mais tenues cambiantes, trabalho é, sem duvida, de enorme difficuldade. Abalançou-se a elle Antonio Feijó, e do bri-

Digitized by Google

lhantismo com que o seu bello talento sahiu victorioso do audaz commettimento, bem póde julgar, extasiado, quem percorrer as deliciosas paginas d'este livro.

Vamos reabril-o ao acaso. Vejamos:

O LEQUE

Estava a Noiva timida e formosa,
na primeira manhã do seu noivado,
na pequenina alcova silenciosa
onde abraçara o seu Esposo amado.

Graciosa, o leque de charão agita,
desopprimindo o suffocado peito;
mas n'elle, por acaso, estava escripta
uma phrase que tinha este conceito:

«Nos dias de calor, em pleno estio,
o meu frescor suavissimo appetece...
Chega o rigor do inverno, chega o frio,
e toda a gente me desdenha e esquece.»

A Noiva leu; e n'isto, de repente,
ergueu o olhar, turbada e pensativa...
Deixou-a aquelle distico innocente
n'uma vaga tristeza apprehensiva.

«É moço, diz, o meu amado Esposo;
por isso vem, n'este primeiro ardor,
refrigerar seu coração fogoso
nas caricias subtis do meu amor.

Mas quando tiver frio o coração,
e n'elle a chamma juvenil pereça,
quando fôr sem desejo e sem paixão,
talvez um dia me desdenhe e esqueça...

Ha n'estes versos primorosos uma simplicidade que encanta, uma voluptuosidade que nos enebria docemente.

Digitized by Google

Ainda duas quadras em que ha um colorido suave, e que dão a expressão de uma voz crystallina rolando pela superficie placida de um lago:

Uma só nuvem pelo ceu vagueia!
nas aguas paira o meu barquinho esguio...
Mas de repente surge a Lua-Cheia
no ceu azul e sobre o azul do rio.

É menos densa a nuvem que persiste
no ceu, menos escuro e tenebroso...
Tambem meu coração é menos triste
no barco silencioso!...

D'este livro, que tem um brilhante prefacio em francez do general Tcheng-Ki-Tong, fez a livraria Magalhães & Moniz uma elegante edição.

Ao auctor agradecemos a amabilidade da sua offerta.

Actualidade, de 2 de novembro de 1890.

Cancioneiro chinês

É o titulo de um volume de versos de Antonio Feijó. Basta escrever o nome d'este nosso festejado poeta para isso valer o elogio do livro, visto que todos quantos mais ou menos tratam de letras sabem o que vale Antonio Feijó como poeta, como litterato e como homem de espirito. Elle é uma d'estas priviligiadas naturezas, que consolam a gente por mostrarem que, no meio d'esta baixa espiritual, ha ainda um ou outro espirito superior que pensa em mais alguma coisa do que na nossa reles e mesquinha politica. O *Cancioneiro chinês* é um delicado ramilhete feito com as flores abertas do bello espirito de Antonio Feijó. De chinês tem só a perfeição do trabalho, que é inexcedivel, porque no mais ha todo o encantador lyrismo dos poetas do norte, animado pela ironia de Heine e colorido por todas as tintas, que póde ter na sua palheta um meridional.

O Correio da Noite, de 27 de outubro de 1890.

Digitized by Google

O Cancioneiro chinês

A nossa litteratura acaba de dotal-a Antonio Feijó com um dos livros mais primorosos e delicados que teem brotado da inspiração portugueza.

O *Cancioneiro chinês* não é só uma obra de inegualavel perfeição, como havia a esperar do magico burilador das *Liricas e bucolicas:*—é uma nota fina, suave e nova, lançada na harmonia depauperada da poesia nacional.

É uma planta exotica e melindrosa que Antonio Feijó acclimou entre nós com a cariciosa e intelligente solicitude, com o amor que só se encontra nos crentes ou nos poetas.

O *Cancioneiro chinês* é uma selecta antologia das mais perfeitas inspirações do genio dos filhos do Celeste Imperio.

Conhecida em França, graças aos trabalhos dos sinologos mais eminentes, a poesia chinêsa encontrou em Judith Walter uma interprete conscienciosa e intelligente, uma propagandista que conseguiu tornar quasi popular o *Livro de Jade.*

Na China, esta expressão assumiu um caracter quasi religioso: só a posteridade, como diz Tchang-Ki-Tong, tem o direito de canonisar a obra do genio e transformal-a n'uma como Biblia do gosto e da fórma.

Antonio Feijó, estudando a poesia chinêsa atravez das versões e commentarios dos sinologos francezes, teve, pois, que proceder a um verdadeiro trabalho de exegese artistica, paciente, laboriosa e cheia de perigos para qualquer outro que não tivesse a guial-o a lucida e perfeita intuição do talentoso poeta.

Qualquer desvio seria uma profanação—o *Livro de Jade* é como um templo.

Antonio Feijó venceu gloriosamente todas as difficuldades e conseguiu vasar na mais pura, na mais irreprehensivel das fórmas, de que poucos teem o segredo como elle, as estranhas mas sempre delicadas crystallisações da poesia oriental.

O artista teve de crear em volta de si um ambiente novo; teve de attingir por um grande esforço aquelle grau de impressonalidade sem o qual a interpretação oriental de natureza é para nós lettra morta.

A lingua portugueza offerece, pela sua parte, difficuldades que só uma penetrante e perseverante investigação póde desbravar, quando se pretende amoldal-a a certos cambiantes de fórma.

Gonçalves Crespo e João Penha abriram caminho rasgado e teem como iniciadores uma gloria indisputavel no trabalho de flexibilisação da nossa

Digitized by Google

lingua; comtudo, é forçoso confessar que Antonio Feijó, proseguindo na mesma esteira, representa, se não a ultima *étape,* uma phase notavelmente mais perfeita em relação aos seus illustres predecessores.

Como especimens de fórma, basta-nos citar o *Batel das flores,* o *Cão do vencedor,* o *Carmoran,* a *Folha de salgueiro,* o *Leque* e a *Flor vermelha,* essa extraordinaria joia litteraria.

O *Cancioneiro* tem o seu logar marcado em todas as estantes, e é um erro imaginar-se que um livro tão requintadamente litterario só está bem na *étagère* do homem de lettras.

O coração humano está ali tão fielmente retratado, que a alma singela e emocionavel do povo não póde ser indifferente ao ecco longinquo dos seus pensamentos mais intimos e fugidios.

Antonio Feijó fez uma obra prima no seu genero, e é quasi certo que ninguem a faria melhor entre nós.

Receba o illustre poeta as nossas cordealissimas saudações.

***

A edição, como já dissemos, é da casa Magalhães & Moniz, e está perfeitamente em harmonia com os primores intrinsecos do livro.

Primeiro de Janeiro, de 29 de dezembro de 1890.

Cancioneiro chinês

Já temos sobre a nossa mesa de redacção este precioso livro de Antonio Feijó, o poeta delicado, firme e correctissimo, que todos admiramos. Só podémos, ainda, folhear de leve o *Cancioneiro,* n'um movimento de viva e justificada curiosidade. O effeito primeiro e rapido que nos produziram algumas das suas estrophes foi delicioso de imprevisto, de irresistivel encanto, tão fina e pura, tão segura e inexcedivel de belleza plastica, é a sua fórma. Ha muito que não abrimos um livro portuguez onde o culto e o amor do verso se revelem com tal perfeição, e com tão accentuado vigor de factura, riqueza de côr e, ao mesmo tempo, delicadeza e suavidade das esbatidas *nuances.*

O *Cancioneiro chinês* é o livro d'um verdadeiro artista.

Nunca a *Fórma* deu mais nem dará certamente, em verso portuguez.

Depois de reler, com demoras de gulosos pelos raros productos excel-

Digitized by Google

lentes de tão bella arte, o novo livro do auctor das *Lyricas* e *Bucolicas*, e das *Transfigurações*,—fallaremos d'elle com mais vagar e minuciosidade; mas desde já lhe prophetisamos um bello exito, que não será senão merecido.

O *Cancioneiro chinês* é prefaciado pelo general Tcheng-Ki-Tong, um chinês admiravelmente educado, e de grande talento.

Tcheng-Ki-Tong é o auctor do romance *L'homme jaune* e de outros livros em que allia ao gosto a educação litteraria que tem feito na França, um sabor original e nativo dos typos e das coisas do seu paiz de origem.

Publicamos em seguida algumas poesias do *Cancioneiro chinês*.

Novidades, de 28 de outubro de 1890.

Cancioneiro chinês

Faz bem, n'estas épocas de prosaismo rude, frio, inglez, que vão correndo bafejadas pelas theorias extremamente materialistas dos philosophos *fin de siècle*, ler um livro como o *Cancioneiro chinês*, de Antonio Feijó, esse notabilissimo poeta lyrico, que possue o verdadeiro condão de nos enlevar com as suas esmeradas producções, em que, não sabemos o que mais ha para admirar, se a correctissima contextura do verso, se a delicadeza e a finura do colorido, em que se denuncia uma das mais extraordinarias organisações artisticas que conhecemos.

O *Livro de Jade* não poderia ter melhor traductor do que Antonio Feijó, um scintillante espirito *d'élite*, um delicioso poeta de sentimento, apaixonado como poucos, artista como nenhum.

Adoraveis aquellas quatro quadras da *Flor Vermelha!*... Adoravel todo o livro!

Gentilissimo este inverno que, ao inaugurar o seu consulado, arroja para o mercado litterario esse delicioso feixe de joias que se chama o *Cancioneiro chinês*.

Bom gosto parece elle ter... já nos mimoseou com a Leonardi...

É um inverno fino, distincto, *raffiné*. Está provado.

Jornal da Noite, de 3 de novembro de 1890.

MELLO BARRETO.

Digitized by Google

Cancioneiro chinês

Antonio Feijó, o distinctissimo poeta, que tão delicados versos traz esparsos ha um certo numero d'annos por um immenso numero de jornaes e publicações litterarias, vem de lançar no mercado um livro de versos finamente burilados, sujeitos ao titulo geral que nos serve de epigraphe.

Agradecendo o exemplar que nos offerece, saudamos cordealmente o auctor pelo seu novo e formosissimo livro.

É editora a livraria Magalhães & Moniz, ao largo dos Loyos.

Diario do Commercio (Porto), de 27 de outubro de 1890.

Cancioneiro chinês

Chegou-nos hoje este novo volume de versos do nosso querido amigo e poeta primoroso Antonio Feijó. É precedido de um artigo sobre o *Livro de Jade,* escripto em francez pelo notavel publicista chinês Tcheng-Ki-Tong.

Entre os poetas mais notaveis da moderna geração, Antonio Feijó, occupa, de ha muito, um dos primeiros logares.

No primeiro livro de versos que publicou, logo que abandonou os bancos da Universidade, Antonio Feijó revelou-se um artista perfeito. Conhecedor profundo dos segredos da metrificação e reconhecendo na fórma a manifestação mais completa do talento do artista, sobreleva nas suas producções a correcção e o esmero da contextura do verso—como um verdadeiro parnasiano, que é.

Não se vá, porém, inferir que ha falta de inspiração nas suas poesias. Longe d'isso, Antonio Feijó é um poeta de sentimento, sem ser um sentimental. Tem uma fina sensibilidade de artista; e, como tal, transmitte alma e paixão ás cousas, que teem na natureza um aspecto inanimado. E é este verdadeiramente o divino condão do poeta.

No *Cancioneiro chinês,* que é uma collecção de traducções do *Livro de Jade,* e que tivemos apenas tempo de folhear, ha poesias adoraveis. São irreprehensiveis os versos do traductor.

Nas pequeninas e mimosas descripções, as paisagens teem todas uma nota vaga de tristeza e de melancholia, que é a expressão mesma do sentir do poeta.

Digitized by Google

Mas não fallemos mais do merito do livro, que, para nós, tem tanto valor como se fôra original. Poetas, não se criticam; lêem-se e sentem-se.

E a melhor apreciação que podessemos fazer no *Cancioneiro chinês* não valeria, para o leitor, o prazer de o lêr.

É por isso que reproduzimos na secção de sciencias e lettras algumas d'essas poesias. São tiradas do livro ao acaso, como quem colhe d'um bello canteiro florido algumas rosas exoticas para formar um ramilhete.

O livro é editado pela casa Magalhães & Moniz, do Porto, o que corresponde a dizer que é impresso com esmerado gosto e luxo artisticos.

O Tempo, de 28 de outubro de 1890.

Chronicas d'inverno

Antonio Feijó, o distinctissimo funccionario consular *doublé* da mais nitida e bella encarnação de poeta lyrico que das gerações academicas coimbrans tem brotado ha seis annos para cá, envia-nos como cartão de despedida, no momento da partida para Stockolmo, onde vae occupar o posto para que ultimamente foi nomeado, um novo livro de versos.

Não se póde ser mais gentil nem mais finamente diplomata. Substituir o uso banal do bilhete de visita por um feixe d'aquellas deliciosas joias que só elle hoje sabe burilar tão bem, com tanto sentimento e tanta arte, é para a gente, apoz as duas horas do incomparavel prazer da leitura que ellas proporcionam, sentir o coração duplicar em estima pelo delicado artista e redobrar a saudade pela sua partida.

O *Cancioneiro chinês*, assim se chama a brochura, é uma collecção de balladas colhidas do *Livro de Jade*, das quaes, diz Huysmans a extranha e doentia organisação artistica que assombrou de assalto o mundo litterario com as suas allucinadas phantasias do *Á Rebours* — das quaes, *l'exotique parfum de ginseng et de thé se mêle à l'odorant fraîcheur de l'eau qui babille, sous un clair de lune, tout le long du livre*. Tudo o que ha de melhor e mais apropriado para repasto dos nossos espiritos fim de seculo.

***

Oh! estes chinezes são extraordinarios! Depois de nos terem antecedido tantos seculos na civilisação, agora, que nós lhe tomamos a dianteira de milhares de annos, são elles ainda que vêm estimular os nossos paladares em-

Digitized by Google

botados, com o gosto subtil e imprevisto dos seus desenhos, das suas decorações, dos seus versos e até da sua prosa.

O chinezismo impera em toda a linha. É vêr um salão moderno, verdadeiramente moderno. Da colcha apanhada artisticamente n'um panno da parede, ao pequeno *guéridon* pintalgado de grandes cegonhas de pé no ar; de jarrão alto e soberbamente lançado, tendo em torno ao bojo estampados aspectos caracteristicos de Pekin, ao biombo de seda amarella que resguarda o recanto destinado aos *tête-à-tête* mysteriosos; do mandarim de cocoras, ventre ao ar e a cabecinha picada de dois olhos muito vivos e muito azues a mecher, ao buzio de contorno exquisito e eriçado de bicos, tudo é chinez, ou provindo directamente dos grandes centros laboriosos de faianças e tecidos do Celeste Imperio, ou provindo das fabricas de bijouterias francezas e allemães se o salão é pobre ou de burguez com calos. A propria figura divina da mulher loura que o leitor está sonhando n'este meio recostada no divan (oriental tambem) de palpebras meio cerradas, a elegante brochura esquecida sobre os joelhos, os pés de fada distendidos sobre um tamborete azul claro e calçando pequeninas pantufas de sêda bordadas, tudo isso é chinez puro — o tamborete, as pantufas, o livro de contos, a faca que lhe abriu as folhas, a propria posição da divina mulher loura.

Oh! os chinezes como elles se devem rir das fatuidades da pseudo-civilisação moderna; uma civilisação que depois de esmagar todo o pittoresco antigo, para não deixar morrer de tédio os seus *civilisados,* tem de importar de lá os melhores elementos necessarios á sustentação da sua vida intellectual!

O seculo XIX, o grande seculo, para morrer com brilho e mascarar perante a posteridade a vergonhosa *degringolade* em que a sua arte, sem distinguir ramos, se vae afundando vertiginosamente, foi pedir emprestados os seus velhos bonzos de olhos em bico e longo rabicho, os productos exoticos da sua imaginação prodigiosa.

***

Nas paginas que servem de prefacio ao livro de Feijó, firmadas pelo general Tcheng-Ki-Tong lê-se:

«A época em que vivemos sente-se ávida do desconhecido; o inedito é o seu encanto; envolta nas velhas recordações de que já está cançada, quer novos horisontes, novos povos, novos imperios, novas ideias».

Tal e qual: isto por cá está esgotado; já deu o que tinha a dar, ao menos por agora. Querem-se coisas novas. Essa historia sem nome que para

Digitized by Google

ahi nos estão fornecendo os *vencidos* da arte, ou seja nas letras ou seja pintura, ou seja na decoração, a titulo de original faz sorrir de desprezo. O caminho a seguir é volver os olhos para a estupenda civilisação das margens dos grandes rios chinezes onde o salgueiro impera e arrancar d'aquella enorme boceta onde os gordos mandarins guardam ciosamente as suas maravilhas, tudo o que ha de gosto subtil e raro capaz ainda de commover o nosso espirito chegado ao maximo estado de tensão.

O *Livro de Jade,* é a perola inestimavel da vasta e desconhecida litteratura do Celeste Imperio; *especie de anthologia,* diz o general, *composta de trechos dos nossos poetas que receberam o titulo de Tsai-tseu, isto é genio, e que por isso se torna digna da admiração de todos os litteratos do universo.*

*
* *

Do *Livro de Jade* extrahiu Feijó o seu *Cancioneiro.*

Da encantadora magia da fórma litteraria do novo poeta sabe o leitor de sobra. Quanto á fidelidade da interpretação do original, se o sentir-se a gente embalada pela leitura n'um dôce sonho côr de rosa e transportado pela phantasia ás estranhas regiões taes como a nossa imaginação as desenha, que servem de scenario áquellas aguarellas a côres tenras e cariciosas, basta para servir de prova, á falta da comparação directa que nos é impossivel, diremos que o translado das ideias e mesmo da maneira são fidelissimos tão subtil é o cunho de originalidade que paira em todos os excertos.

Vejam este, ao acaso, do poeta Thu-Fu:

SOBRE O RIO THICHU

O meu barco deslisa mansamente
sobre as aguas do rio...
Eu vou fitando a murmura corrente.

Muito longe, no azul extenso e frio,
correm as nuvens silenciosamente...

O ceu está nas aguas; quando passa
uma nuvem e encobre o olhar da Lua,
vendo no rio a sombra que perpassa,
cuido que o barco pelo azul fluctua!...

Digitized by Google

E sonho e penso e phantasio então,
com a mente em chimeras embalada,
que tambem no meu doido coração
dôcemente se espelha a minha amada!

Diario Popular, de 27 de outubro de 1890.

L. P.

Cancioneiro chinês

Deve ser posto á venda por todo o corrente mez de outubro este delicioso livro, que Antonio Feijó acaba de publicar.

O *Cancioneiro chinês* reunindo, como reune, as qualidades do mais delicado sentimento, do mais suave perfume de poesia, a uma fórma rara, unica talvez, no genero, entre os modernos poetas portuguezes — de tão crystalina e correcta que é — vem dar-nos uma nova prova do fino e primoroso talento de A. Feijó, o impeccavel artista das *Transfigurações* e das *Lyricas e Bucolicas*.

O *Cancioneiro chinês* é um verdadeiro livro de boa arte, o que é raro entre nós.

É prefaciado pelo general chinês Tcheng-Ki-Tong.

Novidades, de 1 de outubro de 1889.

O Cancioneiro chinês

Existe um livro na China que se chama o *Livro de Jade*. Ora sabendo-se que *jade* é uma pedra rara e preciosa, fica-se pelo titulo fazendo ideia da obra que, segundo diz o litterato general Tcheng-Ki-Tong, é perfeita desde a capa... ou pelo menos deve sêl-o.

O que seja este livro em chinês não o sabemos nós, nem por certo nunca o saberemos! e por isso nos louvamos no prefacio, talvez um pouco confuso, que o mencionado general escreveu para a traducção portugueza do sr. Feijó; mas que esta traducção é uma verdadeira joia litteraria e uma preciosidade poetica não hesitamos em confessal-o.

Digitized by Google

Revela-nos este formosissimo volume — escripto n'uma lingua tão abundante, tão graciosa e tão genuinamente portugueza! — uma China que em geral se não suppõe, e umas imaginações verdadeiramente poeticas e que pouca gente acreditará que existem nos cerebros d'esses sujeitos que vemos pintados nas caixas de chá, ou nas *chinoiseries* d'Hamburgo, com que está hoje inundado o mercado da decoração barata.

Revelam-nos os versos do poeta portuguez uma China amavel e amorosa, paysagens cheias de colorido, onde, ao contrario da pintura de tons vivos e fundamentalmente avessa ao claro-escuro, se encontra ar na atmosphera, e perspectiva nas deliciosas descripções das campinas por onde corre o rio Amarello, levando em suas aguas preguiçosas *A folha do Salgueiro*. Tão formosos são esses versos em portuguez, que não hesitamos em afiançar que ninguem melhor que o sr. Antonio Feijó poderá dar a expressão lyrica e o fundo naturalista d'essa poesia, se bem que effeminada, mas, como as mulheres formosas e sensiveis, ornada de refinamentos de gosto, e de adoraveis subtilezas de sentimento.

E tão cinzelados, tão naturaes, tão cheios de luz e de poesia são esses versos assignados por nomes taes como Tsé, Tié, Tong, Po e outros, que apenas conheciamos dos cartazes das magicas ou dos personagens das operas burlescas, que por momentos chegamos a acreditar que o *Cancioneiro chinês* é obra completa do nosso patricio e não de gente asiatica. Mas não. O livro é bem chinês no seu fundo, sómente esses poetas de chapeus de kiosque, e saias com guizos, encontraram para lhes interpretar as almas melancholicas e amorosas, uma alma grande de poeta que, comprehendendo-os a todos nas suas diversas manifestações, só por si vale tanto como elles todos juntos.

Antes de terminar esta breve noticia, que para mais não nos chega o espaço, damos ao leitor duas poesias tiradas a esmo das riquissimas paginas do *Cancioneiro chinês:*

O Dia, de 3 de novembro de 1890.

Digitized by Google

Digitized by Google

INDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

INDICE

COM INDICAÇÃO DOS POETAS DO *CANCIONEIRO*

	PAG.
Préface	IX
Portico de Li-Taï-Pé	XV
Primavera:	
A folha de salgueiro (Tchan-Tiu-Lin)	3
A sombra da laranjeira (Tin-Tun-Ling)	5
Diante do espelho (Tan-Jo-Su)	7
A flor do pessegueiro (Tsé-Tié)	9
O mau caminho (Tsé-Tié)	11
As perolas de Jade (Tchan-Tiu-Lin)	13
A uma mulher formosa (Tché-Tsi)	15
Navio distante (Su-Tong-Pó)	17
Na foz do rio (Tan-Jo-Su)	19
A flauta mysteriosa (Li-Taï-Pé)	21
O pescador (Li-Taï-Pé)	23
Indo para Tchi-li (Tsé-Tsi)	25
Estio:	
O leque (Tan-Jo-Su)	29
O imperador (Thu-Fu)	31
A escadaria de Jade (Li-Taï-Pé)	33
Á sombra das arvores (Uan-Tchan-Lin)	35
Os sabios dansam (Li-Taï-Pé)	37
A flor vermelha (Li-Taï-Pé)	39
Olhando a Lua (Tan-Jo-Su)	41
O adeus (Roa-Li)	43
Luar nas aguas (Li-Su-Tchon)	45
Pensando nella (Sao-Nan)	47
Sobre o rio Tchú (Thu-Fu)	49
A rir da natureza (Uan-Tié)	51

Digitized by Google

PAG.

Outono:

Pensamentos do outono (Thu-Fu). 55
Casa no coração (Thu-Fu) 57
Flauta do outono (Thu-Fu). 59
Passeio no campo (Thu-Fu). 61
A folha na agua (Tché-Tsi). 63
O pavilhão de porcelana (Li-Taï-Pé) 65
Canção no rio (Li-Taï-Pé) 67
O Batel das Flores (Thu-Fu) 69
No meio do rio (Tchan-Uï). 71
Canto das aves, á tarde (Li-Taï-Pé) 73
Da janela occidental (Uan-Tchan-Ling) 75
O cão do vencedor (Thu-Fu) 77

Inverno:

A folha branca (Tché-Tsi) 81
O albergue (Li-Taï-Pé) 83
O exilado (Su-Tong-Pó). 85
Os cabellos brancos (Tin-Tun-Ling) 87
Tristezas do Lavrador (Su-Tong-Pó) 89
Bebendo em casa de Thu-Fu (Tsui-Tché-Tsi) 91
As mulheres do Mandarim (Sao-Nan) 93
Esposa honesta (Tchang-Tsi) 95
Coração triste, falando ao Sol (Thu-Fu) 97
As flores e os pinheiros (Tin-Tun-Ling). 99
O pavilhão do Rei (Uang-Pó) 101
O Cormoran (Su-Tong-Pó). 103
O Sacrificio do Gu-So-Gol 109
O Cancioneiro e a Critica 121

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECENTES PUBLICAÇÕES

DA

LIVRARIA TAVARES CARDOSO & IRMÃO

C. Malheiro Dias

Filho das Hervas, 1 vol. . . 800
Os Telles d'Albergaria, 1. vol. 800
Paixão de Maria do Céo, 1 vol. 800
Amor de Mulher no (prélo).

Conde de Monsaraz

Bemvinda, poemeto 200

Julio Dantas

A Ceia dos Cardeaes, 6.ª edição 200
D. Beltrão de Figueirôa. . . 200
Paço de Veiros 300

Dr. Manoel Penteado

Lei-San, phantasia dramatica em 1 acto 200

Paulo Mantegazza

Problema do casamento, 2.ª edição, no prélo.
Fisiologia da mulher 700
Amor dos homens. 700
Hygiene do amor 700

C. C. Branco

Caveira da martyr, 2.ª edição, 1 vol. . . . . 1$000

Teixeira Gomes

Cartas sem moral nenhuma . . 600

Dr. Veressaief

Confissões d'um medico . . . 600

Antonio Fogaça

Versos da mocidade, 2.ª edição, 1 vol. 500

Virgilio Varzea

Contos d'amor. 700
George Marcial 700

Teodor de Wyzewa

Contos Christãos 400

Dr. Mendes Martins

Sociologia criminal 600

Th. Dostoiewsky

Crime e castigo, 2 vol. . . . 800

Vieira da Costa

Entre Montanhas, scenas da vida do Douro. 1 vol. . . 800

Publicando em volume este notavel romance de costumes durienses — estreia de mais um novo romancista de *élite* — que tão grande exito alcançou, quando primeiramente appareceu a lume em folhetins no jornal portuense *A Voz Publica*, pelo seu enredo tão captivante e pela sua indole tão pura e tão alevantada, estamos certos de que prestamos um serviço á litteratura patria, e sabemos corresponder aos favores dos nossos presadissimos freguezes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO ➡ CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

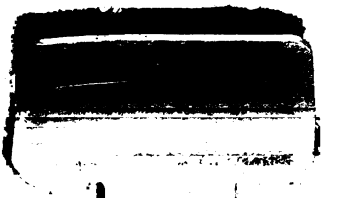
DUE AS STAMPED BELOW

MAY 2 9 1977
OCT 2 9 1977
REC. CIR. JUN 11 '77

FORM NO. DD 6, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

Digitized by Google

YC 52774



Digitized by Google

Digitized by Google